

Marcelle Alix

galerie

**4 rue Jouye-Rouve
75020 Paris
France**

**t +33 (0)9 50 04 16 80
f +33 (0)9 55 04 16 80
demain@marcellealix.com
www.marcellealix.com**



Lola Gonzàlez
Press

Marcelle Alix
SARL au capital de 10000€
SIRET 518 370 192 00016
NAF 4778C

R.C.S. Paris 518 370 192
TVA FR89518370192



● Inferno winter/spring 2016

| in situ |

13e BIENNALE DE LYON



Lola Gonzalez et Gaëlle Choïse à l'IAC Villeurbanne

Des grains de gros sel s'accumulent dans les quatre coins de la salle où se déploie l'installation de Gaëlle Choïse. Leur pouvoir — de chasser ou de tenir à l'écart les zombies et autres loups-garous du bestiaire vernaculaire haïtien — inspire le titre de cette pièce, *La survivance à le goût du sel*, 2015. Des plans d'eau colorée, peut-être sulfureuse ou toxique, des fontaines de jouvence en circuit fermé, des restes calcinés, des formes brutes, des fragments et des objets trouvés, des paillettes et des concrétions indéfinies, la polymorphie organique et grouillante des sculptures de Gaëlle Choïse fait résonner tout un imaginaire hybride, accueille et amplifie, confère une puissance presque tactile aux images de la trilogie *Cric Crac*. Essai filmique qui va au plus près et qui ausculte les soubresauts du colonialisme culturel occidental, cette vidéo rassemble une constellation de témoignages et d'archives, de matériaux hétéroclites autour du phénomène de la zombification, symptôme par excellence d'un profond malaise social et politique.

Incontournable parmi les lieux d'art de l'agglomération lyonnaise, l'IAC accueillait, le temps de la Biennale et jusqu'à début novembre, le *Rendez-Vous de la jeune création française et internationale*. Cette manifestation a pour particularité de réunir, tous les deux ans, dix artistes de l'Hexagone et dix artistes proposés par les commissaires d'autant de biennales à travers le monde, de Dakar à Gwangju, d'Istanbul à La Havane, de Los Angeles à Thessalonique. L'amplitude du paysage qui se dessine est passionnante. Pourtant, au-delà des effets d'exotisme, c'est du côté français que se situent cette année les plus belles découvertes.

L'artiste s'empare de la micro-histoire et fait le choix inspiré d'une annulation des hiérarchies du savoir. Des musiques et textes poétiques se superposent ou entrent en friction avec des extraits à caractère militant du Comité Invisible. L'œuvre investit différents registres, pour conjurer la persistance des représentations héritées du colonialisme et les mouvements tourbillonnaires qu'elle génère, imprévisibles, nous font nous attarder longtemps au sein de l'installation.

Quelques salles plus loin, une litanie obsessionnelle nous fait presser le pas. L'entrée dans l'univers de Lola Gonzalez est fracassante. L'énergie qui s'accumule dans le huis clos de *Summer Camp* (2015) est communicative. Un chant polyphonique vient sublimer l'effort, l'épuisement de gestes répétitifs, l'endurance, la détermination de quatre hommes qui s'entraînent physiquement et psychologiquement. Les prénoms scandés pourraient être ceux des camarades absents et mentors, membres d'une communauté beaucoup plus vaste, insaisissable, dans laquelle trouver la force de continuer.

Le groupe ou la bande d'amis sont toujours de mise dans les vidéos de Lola Gonzalez, le chant également, parfois chargé du pathos de la première jeunesse. Des protocoles simples, des gestes filmiques qui prennent à bras le corps la charge des paradigmes (*Y croire*, 2011), les vidéos de la jeune artiste s'engagent sur des terrains glissants à la lisière de la fiction où les personnages regardent dans les yeux la caméra et parlent à la première personne.

Frida Kahlo, Pier Paolo Pasolini, Pina Bausch, Patrick Dewaere, Boris Vian, Coluche, Rainer Werner Fassbinder, Jeff Buckley ne sont jamais très loin, ils habitent intimement l'imaginaire de ces créations, surgissent parfois dans de troublants jeux de masques. Une menace diffuse, terriblement absurde, que



laisse entrevoir dans un premier temps *Le Procès* (2012) intenté à des amis au prétexte qu'ils auraient été aperçus «*dans un pédalo sur un lac en rase campagne, laissant le temps s'écouler nonchalamment*», semble conduire à un tragique dénouement dans *Winter is coming* (2014), épopée hallucinée, bercée par une bande son déchirante. Le politique alimente souterrainement ces créations traversées par le désir et le mouvement communautaire. Les scansions de *Summer camp* nous reviennent à l'esprit, puissante manière d'affirmer sa voix et de faire corps.

La bande de Lola Gonzalez a vocation à se réunir ici ou là, à faire irruption dans le réel. Ainsi, fin octobre, *L'Homme aux cent yeux*, la nouvelle revue du Frac Ile de France, accueillait pour son premier épisode, OCTOBRE BLEU, un rassemblement public aux alures de réunion secrète qui magnifie le groupe en tant qu'entité porteuse d'utopies. Affaire à suivre !

Smaranda Olcèse

Institut d'art contemporain - Villeurbanne, dans le cadre de la Biennale de Lyon - 10 septembre – 8 novembre 2015

Visuels : 1- Gaëlle Choïne © Emile Ouroumov - 2 - Lola Gonzales courtesy l'artiste : *Summer Camp* (2015)



Lola González

27 ans, plasticienne

On a traversé l'année 2015 en compagnie de Lola González et sa bande d'amis. Après les attentats du 13 novembre, c'est elle que nous sommes allés voir, tant ses dernières œuvres offraient des échos troublants avec les événements et le climat ambiant : vidéos, jeux de rôle et performances dans lesquelles on regarde grandir, sous l'ombre d'une menace jamais formulée, une génération de trentenaires inquiète et inquiétante mais toujours soudée. Totalement singulière dans le paysage français où elle remet au centre du jeu deux notions passablement oubliées, la communauté et l'émotion, Lola González, formée à l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Lyon et représentée aujourd'hui par l'une des galeries les plus pointues de Belleville (Marcelle Alix), a un avenir radieux devant elle. **C. M.**
photo Frédéric Stucin pour Les Inrockuptibles



On la retrouve chez elle, dans son appartement de la rue de Charonne, à quelques dizaines de mètres du café la Belle Equipe, le lundi 16 novembre. Lola Gonzàlez, 27 ans, n'a pas vraiment d'actualité en ce moment, le group show auquel elle participait dans le cadre de la Biennale de Lyon vient de se terminer et elle prépare pour le printemps sa première expo personnelle à la galerie Marcelle Alix. Mais si nous décidons de venir voir Lola trois jours après les attentats de Paris, c'est qu'elle nous semble occuper une place à part dans la jeune génération d'artistes français passée majoritairement par les écoles d'art, âgée aujourd'hui de 25 à 30 ans, qui manie sans complexe les armes de la théorie ou des formes mais rechigne souvent à se placer sous la bannière honnie du politique.

Lola Gonzàlez, elle, n'appartient à aucune famille. Ou seulement la sienne qui s'est forgée dans le berceau de l'extrême gauche, militante et activiste, et celle qu'elle s'est constituée avec sa bande d'amis, musiciens, infirmières ou avocats qu'elle filme en continu depuis le début des années 2010. De film en film, on retrouve les mêmes protagonistes mais jouant cette fois un rôle, celui des membres d'une jeune communauté inquiète et faussement innocente, le plus souvent assignés à résidence dans la maison de famille charentaise de l'artiste, bâtisse de pierres sèches qui est aussi le QG d'un immense parc de jeux alternatif. C'est une génération que l'on regarde vivre et grandir dans l'œil de la caméra de Lola Gonzàlez.

"Mon travail ne porte pas seulement sur

la jeunesse, je vais regarder vieillir cette communauté", commente-t-elle sobrement.

D'ailleurs, c'est un sacré coup de vieux qu'elle et ses amis, réunis après les attentats dans un bar de l'Est parisien où ils habitent tous, ont pris en pleine figure, vendredi 13 novembre. Or si l'on vient voir Lola Gonzàlez, c'est aussi que son travail offre de curieuses résonances avec l'actualité. A commencer par cette menace latente qui traverse chacun de ses films : l'étourdissant *Winter Is Coming*, objet ambigu bercé par le soleil, la musique et l'innocence mais tourmenté par un mauvais présage jamais explicité, ou le plus inquiétant *Summer Camp* tourné au printemps 2015, quelques mois après les attentats de *Charlie Hebdo*, et qui met en scène quatre jeunes hommes dans un isolement choisi ou subi. Confinés dans la même maison charentaise, ils se préparent physiquement à affronter l'ennemi ou à prendre les armes, au choix.

"Dans mon travail, on ne sait jamais exactement contre quoi on se bat. Ça n'est jamais nommé, je préfère rester dans un rapport poétique aux choses", raconte Lola Gonzàlez. Il n'y a pas de dialogues dans cette dernière vidéo, simplement une longue litanie de prénoms gravés à même les murs et que les quatre combattants égrènent sans émotion. Par moments, le petit groupe sort prendre une grande bouffée d'air et de *"paysage"*, le seul mot qu'ils prononceront.

Cette liste vertigineuse de prénoms, Alex, Edgar, Akira, Liam, Gabriel, Zeno, Kader ou Alice, résonnait aussi dans la performance musicale organisée avec Jérémie Prat fin octobre au Plateau-Frac



Ile-de-France. La pièce s'appelait *Octobre bleu*, parce qu'il est souvent question de saisons chez Lola González, parce que *"Octobre rouge, bien sûr"*, mais aussi parce que ce soir-là, performeurs et spectateurs étaient invités à boire le même cocktail bleu outremer (déjà présent dans *Winter Is Coming* où il s'apparentait au poison avec lequel la petite communauté se préparait à un suicide collectif) et qui laissait sur les lèvres de chacun une légère empreinte bleue.

"Au Plateau, je voulais créer du lien. Il fallait quelque chose à partager," raconte-t-elle, *que l'on finisse par tous se ressembler."* Et de fait, le soir de la performance, il était difficile de distinguer "la scène" du public, les vingt-cinq performeurs étant dispersés dans la foule d'où émergeait de temps à autre cette liste chantée de prénoms comme autant de marqueurs générationnels. Le refrain, *"Où êtes-vous ?"*, chanté un ton au-dessus, fait aujourd'hui froid dans le dos.

Lola González elle-même semble émue par la façon dont les événements ont recouvert d'un voile opaque cette œuvre collective et multipistes. Troublée, elle l'est encore plus lorsqu'elle ouvre sur son ordinateur les quelque trois cents photographies prises dans les rues de Paris en novembre 2014, soit deux mois pile avant Charlie. A l'écran, on voit défiler des hordes de jeunes gens (toujours sa bande d'amis) en fuite, terrorisés ou comme en suspension une fois frappés par les balles, victimes d'une attaque que l'on devine mais que l'on ne voit pas. Cette imagerie-là convoque notre imaginaire commun, les clichés de Mai 68 ou des émeutes de

banlieue et, depuis quelques jours, les vidéos amateur tournées devant le Bataclan ou rue de Charonne et diffusées en boucle par les sites et les chaînes d'information continue.

Lola González est, presque malgré elle, une artiste en prise avec le réel, dont l'œuvre semble branchée sur l'inconscient collectif. Elle qui essaie de *"ne pas appartenir"* à une famille ou une mode, assume en revanche une posture qui n'est pas forcément de mise chez les artistes de sa génération : celle de l'artiste responsable, dans le sens *"où (elle) veu(t) être au plus proche de ce que je ressens et faire quelque chose qui soit à la hauteur de ce qui se passe"*. Pour sa prochaine exposition, elle réfléchit à l'utilisation de ce langage sifflé utilisé parfois en temps de guerre *"pour prévenir et alerter"*.

Dans l'une de ses premières pièces, elle faisait endosser à sa communauté d'amis les masques de personnages illustres chez qui *"l'humain, l'artistique et le politique ne faisaient qu'un"* : Frida Kahlo, Boris Vian, Patrick Dewaere ou encore Pier Paolo Pasolini dont on célébrait début novembre les quarante ans de son assassinat. Adapté pour un spectacle présenté en 2012 au Centre Pompidou, ce jeu de rôle joyeux se terminait par un carnage à la kalachnikov avant que la petite troupe ne renaisse de ses cendres, comme le Gramsci-phénix de Pasolini à qui ce dernier adressait ces vers dans l'hommage qu'il rendit au philosophe marxiste : *"Me demanderas-tu, mort décharné/De renoncer à cette passion/Désespérée d'être au monde ?"* **Claire Moulène**

lola-gonzalez.com



Les jeunes talents au Rendez-Vous

Nous ne pouvons plus penser; nous ne pouvons plus espérer; plus rire; plus chanter; plus danser... Et pourtant ils dansent, ces jeunes gens, réunis autour d'un feu de joie pâle dans le secret d'une forêt. Cachés par un masque à l'effigie de leur propre visage, ils s'unissent en un rite païen, chant de résistance. Mais quand on les retrouve, à l'aube, les corps sont presque inertes, abattus. Et les braises mourantes. Qu'est-il advenu aux membres de cette énigmatique communauté? Quel mal les a frappés, quelle espérance les portait?

La force des vidéos de Lola Gonzalez, c'est de nous toucher avec les héros de sa fiction, sans que l'on comprenne vraiment dans quels temps terribles ils existent: un monde à la *Fahrenheit 451*, où l'accès à la

nature est interdit, sauf à qui choisit la clandestinité; où la danse et le chant sont activités illicites. L'auteur de cette installation vidéo à entrées multiples a tout juste 27 ans. Ses vidéos ont le lyrisme sec de son âge, et s'avèrent pleines de promesses.

Partout dans le monde

Telle est la vertu de ce Rendez-Vous, qui se tient tous les deux ans à l'IAC de Villeurbanne, en parallèle de la Biennale: dénicher, un peu partout dans le monde, de jeunes talents. De Kochi (Inde) à La Havane (Cuba), les biennales du monde entier unissent leurs forces pour mettre à l'honneur ce qui fait leur sel: la chair fraîche. Leur sélection est dévoilée ici, enrichie de propositions émanant des institutions locales. Ils viennent de Chine, du Japon ou du New Jersey, d'Inde ou de Cherbourg, pour rivaliser d'imagination.

Impossible de citer la vingtaine de participants. Mais retenons quelques images. Chez les Français, les scènes de guérilla urbaine captées par le pinceau fougueux du Grenoblois Johann Rivat, la délicatesse d'Adélaïde Feriot, qui réinvente le tableau vivant, ou l'installation de Nicolas Garait-Levenworth, pleine de fantômes de la mer.

Parmi ceux qui sont venus de plus loin se détache le duo Celio & Yuniior, qui ausculte les paradoxes de son île natale, Cuba.

Et, particulièrement touchant, le corps maladroit de Naufus Ramirez-Figueroa, originaire du Guatemala et déjà bien repéré de Turin à Paris. Lors d'une performance vidéo, il se déguise en architecture, et sa danse se fait elle aussi résistance à nos temps de tristesse. ■

E. I.E. (À LYON)



faites vos jeux

Avec des travaux radicalement opposés, les jeunes artistes
Eva Barto et Lola González jouent cartes sur table.

Apriori tout oppose les deux jeunes femmes réunies dans cette exposition intitulée *Présage*. Mais que nous prédit au juste ce petit show qui voit double ? D'abord qu'il se joue là, dans l'écart entre l'œuvre conceptuelle, raide (dans le bon sens du terme) et référencée d'Eva Barto, et celle vivante, émouvante et parfois maladroite (toujours dans le bon sens du terme) de Lola González, quelque chose comme un état des lieux. Celui d'un paysage artistique dans la fleur de l'âge mais qui, loin de constituer un bloc monolithique, essaime quantité de voies possibles. Ensuite, que cette nouvelle génération joue volontiers cartes sur table.

Très littéralement chez Eva Barto qui met en partage sur un grand plateau certaines de ses lubies. *"The Gamblers est une table de négociation qui réunit neuf différentes caractéristiques de mon travail, notamment le rapport à la propriété intellectuelle, à la signature, au plagiat ainsi que le lien que je tente de produire avec les jeux de paris"*, commente ainsi l'artiste qui a, entre autres, disposé sur sa "table de travail" une reproduction en format A4 de la revue *Flash Art*, dont les images ont été recadrées pour faire disparaître toute forme d'identification (contenu, auteurs, légendes). Le reste de sa proposition se joue dans les indices : sur les manches sérigraphiées de ses galeristes, devenues complices, où a été dessiné

le plan de table initial, dans ce jeton jeté au sol et encore dans le bureau débarrassé de tous ses attributs traditionnels : ordinateurs, chaises et tables de travail.

Lola González, elle, assume une autre façon de jouer franc jeu. Avec un nouveau film dont la fraîcheur et la crudité donnent à lire sans filtre une génération, la sienne, et celle de la bande d'amis qui l'accompagne dans tous ses projets. Avec son titre qui rappelle la formule prophétique de la série *Games of Thrones*, *Winter Is Coming* est un objet ambigu : bercé par le soleil, la musique et l'innocence mais tourmenté par cette menace qui plane. Il met en scène une petite troupe de jeunes gens assignés à résidence pour une raison inconnue. On sait seulement que tout cela devrait mal finir. Entre communion (en chansons) et confessions (face à la caméra), la communauté se disloque et se reforme. Dans ses précédents films, les jeunes héros de Lola González endossaient les masques de monstres culturels du XX^e siècle, de Pasolini à Frida Kahlo en passant par Fassbinder, ouvrant ainsi grand les portes d'un panthéon transgénérationnel. Cette fois-ci, ils revêtent les leurs, figeant leurs traits et leurs émotions derrière une représentation d'eux-mêmes. Les yeux bien en face des trous. **Claire Moulène**

Présage jusqu'au 6 juin, galerie Marcelle Alix, Paris XX^e, marcellealix.com

Lola
González,
*Winter
Is Coming*,
2014



Courtesy de l'artiste et Marcelle Alix, Paris

13.05.2015 les inrockuptibles 97



MONTRouGE

PAGE
10

LE QUOTIDIEN DE L'ART | VENDREDI 17 AVR. 2015 NUMÉRO 815

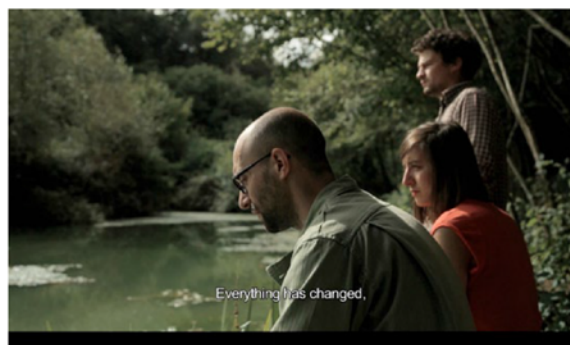
Par Julie Portier

Lola Gonzàlez : les copains d'abord

Lola Gonzàlez (née en 1988) a participé au Salon de Montrouge en 2013. Depuis, la technique est plus sophistiquée mais la philosophie reste la même : l'amitié. Cette vérité que la vie en société ultralibérale considère comme un agrément dans une existence bien rangée, est le sujet (politique) et le moteur même de ses films. Son dernier, le déroutant *Winter is coming*, est actuellement projeté à la galerie Marcelle Alix à Paris, dans une exposition en duo avec Eva Barto, « Présage » (jusqu'au 6 juin).



Lola Gonzàlez, *Winter is coming*, 23 min, vidéo couleur HD, stéréo, 2014.



Lola Gonzàlez, *Winter is coming*, 23 min, vidéo couleur HD, stéréo, 2014.

C'EST
CE TROUBLE
QUI AGIT
DANS LES
FILMS DE LOLA
GONZÀLEZ, OÙ
LA MALADRESSE
DU JEU ET
L'EXCLAMATION
SURFAITE
DE LA RÉVOLTE
SONT SOUDAIN
FRAPPÉES
DE LUCIDITÉ

Une bande de jeunes se retrouve dans la campagne. C'est souvent comme cela que débute un projet de film de Lola Gonzàlez, et c'est ainsi que sont nées les grandes idées de la contre-culture ou certains mouvements d'avant-garde ; elle le sait. En pleine nature, ils se baladent, mangent, chantent, boivent, dansent, en paraissant se sacrifier pour une cause inconnue ou purger une peine sans qu'on ne connaisse l'objet du crime ni sa gravité. Dans un film plus ancien, certains d'entre eux ont été jugés pour oisiveté : « Vous avez été surpris assoupis sur un pédalo en rase campagne, laissant le temps s'écouler ». « On était fatigués [...]. En fait, on aime la nature », répondait le banc des accusés tombés du lit (*Le Procès*, 2012). Dans la maison de campagne où ils semblent maintenant détenus, l'heure est plus grave, le ton aussi ; mais la communication est interdite : ils sont surveillés. La parole doit s'exprimer individuellement face caméra, selon les codes du confessionnal tels que les a usurpés la télé-réalité, parmi d'autres inventions du divertissement coercitif. Il y est question de l'hédonisme, de l'éducation du peuple et de la lutte dans une élocution assez maladroite, qui se croit au cinéma (comme les acteurs de sitcoms), se fait des films (de la nouvelle vague peut-être). Pourtant, c'est dans un flux de lieux communs du militantisme de gauche qu'un cri face caméra transgresse le « retour image » (par lequel Baudrillard définissait l'empire du narcissisme qu'est la télé-réalité), pour s'adresser violemment au monde derrière l'écran, celui dont la désillusion a fini par lui inspirer la méfiance de toutes formes d'idées radicales, et qu'il a vite fait d'y soupçonner le terrorisme. « Vous ne savez pas ce qu'on peut ! Vous avez peur de voir un jour une génération qui s'affranchisse de la précédente pour former un peuple libre ! Un peuple qui vibre ! ». C'est ce trouble qui agit dans les films de Lola Gonzàlez, où la maladie du jeu et l'exclamation surfaite de la révolte sont soudain frappées de lucidité. Alors d'une emphase immature ou d'une allégorie pataude émerge un moment

L...



MONTRouGE

**PAGE
11**

LE QUOTIDIEN DE L'ART | VENDREDI 17 AVR. 2015 NUMÉRO 815

**LOLA GONZÁLEZ :
LES COPAINS
D'ABORD**

SUITE DE LA PAGE 10 de grâce, comme lorsque les personnages sortent sur le perron masqués par leur propre portrait (une image poétique récurrente chez l'artiste), ou qu'ils chantent ensemble, qui dans chaque film est le moment où s'expriment la beauté et la force du collectif (dans une composition et des paroles originales). Leur dernier chant avant la dernière danse, puis ce qui ressemble à un suicide collectif ou le passage fantastique dans « un autre monde » espéré, sonne comme un blues d'esclaves (dont les paroles contenaient des codes d'évasion). Le refrain dit : « *je ne peux plus dormir... Je ne peux plus croire...* ». Faut-il y croire ? C'est le sujet du dialogue de sourds entre les deux personnages de *Y croire* (2011), postés devant une projection d'images de sous-bois. Dans la situation stupide résonne une fois de plus une mise en question sérieuse de nos attentes face aux images, à l'art et aux

**FRIDA KAHLO,
PASOLINI,
PINA BAUSCH,
PATRICK DEWAERE
OU
JEFF BUCKLEY
CONVERSAIENT
AU PRÉSENT**



Lola González, *Qui boira de ce vin-là, boira le sang de ses copains*, spectacle 60 minutes, Janvier 2014. Crédits photos : Hervé Véronèse.

lendemains. Lola González, elle, y croit, et son antidote au cynisme est sa bande d'amis, fidèles à ses génériques depuis le début, qui de film en film deviennent des comédiens et deviendront adultes. Leur énergie débordait littéralement de la scène du festival Hors Piste au Centre Pompidou en 2014. Dans le spectacle *Qui boira de ce vin-là, boira le sang de ses copains* (2014), il était encore question d'amitié et de résurrection, des hommes et des idées révolutionnaires.

Chacun réincarnait, dans son

jeune corps et derrière un masque, un personnage célèbre dont l'œuvre et le destin se sont confondus. Frida Kahlo, Pasolini, Pina Bausch, Patrick Dewaere ou Jeff Buckley conversaient au présent, leur débat, sous couvert de naïveté, exposant un programme esthétique à la recherche d'une expression simple de la beauté, tout en se demandant comment marquer l'histoire. Ils écriront donc un manifeste d'après une formule tronquée de Guy Debord et se feront tous tuer pour de faux par un tir de kalachnikov avant de remonter habiter la scène pour danser et chanter, avec conviction, qu'il n'y a rien de mieux à faire que vivre. « *Mourir par des idées, d'accord, mais de mort lente* », chantait Brassens.

PRÉSAGE, EVA BARTO, LOLA GONZÁLEZ, jusqu'au 6 juin, Marcelle Alix,

4 rue Jouye-Rouve, 75020 Paris, tél. 09 50 04 16 80,

<http://www.marcellealix.com>

<http://lola-gonzalez.com>



Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.



discutent de l'amour, de la mort et de l'art. Téli-scopage des époques et des styles. L'anachronisme, mais aussi la dimension communautaire sont deux des principaux ressorts de l'œuvre de Lola Gonzàlez, 25 ans, diplômée en 2012 de l'Ecole supérieure des beaux-arts de Lyon.

Pour sa performance live *Qui boira de ce vin-là, boira le sang des copains*, présentée lors de l'édition 2014 du festival Hors Pistes au Centre Pompidou, Lola Gonzàlez, plus habituée à la vidéo, a fait à nouveau appel à sa bande d'amis. Musiciens, artistes, danseurs ou encore infirmiers, voilà environ six ans qu'ils participent et nourrissent ses projets.

Leur réunion, et celle des personnalités qu'ils représentent, est l'occasion d'une discussion, jouant des références et des clichés, sur la question de l'inscription d'une œuvre dans l'histoire, du positionnement par rapport à ce qui existe ou a déjà existé. Une conversation chorale rythmée par des reprises de chansons issues de la culture populaire (France Gall et Michael Jackson entre autres) interprétées par trois musiciens : Chet Baker, Jeff Buckley et Brian Jones.



Lola Gonzàlez convoque des figures historiques afin de mieux se les réapproprier, les déformer, et créer un jeu d'interférences avec la personne qui l'incarne. Comment marquer l'histoire ? La question utopique invite à une réflexion sur les mouvements d'avant-garde passés. « *Ce que je recherche aujourd'hui, précise Lola, plutôt que de trouver un mouvement plus intéressant qu'un autre, c'est une force, une énergie humaine. C'est à cela que mon travail veut faire un clin d'œil.* »



La captation de la pièce est actuellement présentée à La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, dans l'exposition « Adieu tristesse, désir, ennemi, appétit, plaisir », suite de « Bonjour tristesse, désir, ennui, appétit, plaisir » qui s'était tenue au même endroit à l'automne 2013 et à laquelle Lola Gonzàlez avait également pris part avec la vidéo *Nous*. Sur une collective et fragile reprise d'un morceau de Cat Stevens, *Trouble*, on retrouvait alors la même bande d'amis dont chaque membre était d'abord isolé dans un paysage différent, avant d'être rassemblés dans le même plan.

Que ce soit dans l'écriture, la production, ou encore le choix de travailler avec ses amis, les œuvres de Lola Gonzàlez appellent une authenticité, une spontanéité et une fluidité, avec des formes visuelles simples et construites. De l'individu vers le commun, elles nous questionnent sur la puissance du collectif, et ses limites aussi.

Lola Gozàlez présentera également son travail dans l'exposition collective « All that falls », au Palais de Tokyo du 6 juin au 7 septembre 2014 (commissariat : Marie de Brugerolle & Gérard Wajcman) et au 6B, à Saint Denis, à compter du 19 Avril 2014.
<http://lola-gonzalez.com/>

Photos : Lola Gonzàlez, *Qui boira de ce vin-là, boira le sang des copains*, 2014.
© Hervé Véronèse



par Anna Hess
le 06 mars 2014 à 20h52

<http://www.lesinrocks.com/lesinrockslab/news/2014/03/lola-gonzalez-lintuition-collective/>